

Véronique Sortac

Cette année-là

Des souris au jardin



Véronique Sortac

Cette année-là

Des souris au jardin

© Véronique Sortac, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0968-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1.

Un jeudi d'octobre

À peine sortie du sommeil, la bonne humeur m'envahit.

L'éveil s'installe, les pensées me perfusent doucement. Je m'étire, me tourne, me retourne dans mon grand lit. Spacieux et confortable. Il fait bon...

En tendant l'oreille, je perçois le calme de la maison, son silence apaisant. Il est encore tôt. À l'ouverture des volets, un ciel rosé impose sa beauté, les nuages s'y promènent avec leurs formes changeantes annonciatrices d'une belle journée.

En ce dernier jeudi d'octobre, notre petit jardin est encore enfoui sous la verdure. Ma demeure se cache dans un quartier résidentiel tranquille, sa façade borde la rue. À l'arrière, de grands murs protecteurs nous mettent à l'abri des regards du voisinage.

L'agitation de la ville universitaire est à quelques pas.

Une pensée m'obsède : rejoindre ma table de travail. Commencer à préparer ma conférence. Construire un exposé précis et rigoureux résumant les deux années de travail acharné de mon équipe qui viennent de s'écouler.

Nous avons une belle histoire de cheminement scientifique à raconter, charge à moi d'embarquer l'auditoire dans nos questionnements. Ceux qui nous ont conduits à trouver !

La recherche biologique me porte, me nourrit depuis presque vingt ans : j'y ai ancré ma vie, entourée de fidèles collaborateurs.

Mieux comprendre pour mieux soigner m'exalte. Le laboratoire, c'est ma seconde maison, aussi lumineuse, mais beaucoup moins calme que celle dans laquelle je me réveille ce matin.

Malgré l'heure, il n'y a aucun bruit. Géraldine est depuis quelques jours chez son père. Elle ne dévalera pas l'escalier blanc pour avaler à grande vitesse son jus de fruit et ses céréales du matin. La douche bruyante ne coulera pas à l'étage. Ces bruits matinaux sont scellés dans les murs. Leur absence souligne lourdement le calme d'aujourd'hui.

Adrien n'habite plus avec nous, il fait ses études à l'autre bout de la ville. Je ne l'entends ouvrir la porte du garage, monter quatre à quatre les escaliers que lorsque son linge a besoin d'être lavé... Il est heureux, vient de réussir son entrée dans les études médicales. Tout est devenu simple : le sport, les amis, les premiers stages. Il organise sa vie comme il l'entend, se débrouille pour trouver des petites sources de revenus complémentaires à ce que son père et moi lui donnons.

Je ne vois que les copains, jamais les copines. Mais je sais qu'elles existent.

Mes enfants sont grands, ma carrière universitaire à maturité. Le temps s'accélère.

Leurs vacances scolaires rythment nos années. J'en profite pour travailler au laboratoire sans horaires ; me contente d'un frigidaire dans lequel deux carottes se battent avec un œuf.

Dès que mon quotidien se vide de leur présence, il déborde de travail.

Je ne regrette pas ma vie d'épouse avec leur père, je poussais toujours plus loin ma quête de perfection. Tout s'est allégé depuis notre séparation ; comme si une énorme chape de plomb avait été retirée de mes épaules... Un fardeau qui m'a laissé blessures, contusions et courbatures. Les années ont passé, tout a cicatrisé.

En cet horaire matinal, je profite du calme, me pose à l'extrémité de la table de la salle à manger. La lumière pénètre par la grande fenêtre de la cuisine ouverte sur le jardin ; elle traverse l'étage en éclairant les murs fraîchement repeints. L'air est transparent grâce à tout ce blanc environnant. Mes idées sont claires ; je les écoute s'aligner ; le raisonnement se construit pas à pas. Concentrée, je pose à l'écran les points à développer. Leur ordre s'impose. L'histoire se construit.

D'où je suis installée, mon regard plonge au travers de la cuisine. Il peut atteindre le fond du jardin où l'Hydrangea grimpe le long des hauts murs protecteurs du voisinage ; ou bien s'arrêter sur notre vieille glycine. Ses extensions envahissantes galopent de part et d'autre de la baie, me rappelant les besoins d'élagage qui s'imposent.

Quelques bruits proviennent de l'extérieur. De jeunes passants descendus à l'arrêt de bus tout proche transitent par notre petite rue, ils rejoignent l'école professionnelle voisine. Habituellement, je les entends passer en fanfare sous les deux grandes fenêtres de notre premier étage. Bien que discret aujourd'hui, ce bruit familier me rassure.

Je réussis à m'abstraire de l'environnement, focalise mes neurones sur les graphiques et les tableaux de résultats affichés à l'écran.

Une grosse enveloppe adressée au Professeur Francine Carnet, est arrivée cette semaine sur mon bureau universitaire. Dedans, une lettre du comité chargé de l'organisation du congrès international de Boston programmé le mois prochain. D'éminents chercheurs m'invitent à présenter les avancées de mon travail.

Des dépliants sur papier glacé vantant les atouts de l'université d'accueil accompagnaient l'invitation. Je fus impressionnée et émue de voir mon nom inscrit sur le programme du prestigieux colloque. Il est listé parmi les orateurs de la séance plénière du jeudi matin.

Ma concentration est focalisée sur les chiffres de mes tableurs lorsque le téléphone sonne. Il me sort brusquement de la profondeur de la science dans laquelle je suis plongée depuis l'aube.

Je hurle seule dans la maison :

« Zut ! on ne peut pas me foutre la paix ... »

L'appel vient du laboratoire de la faculté. Je ne peux pas laisser sonner sans répondre.

« Bonjour Francine, je suis vraiment désolée de vous déranger, me dit Huguette,

— Que se passe-t-il ? Il y a un problème ?

— Simplement pour vous dire que Monsieur X vient de passer, il vous cherchait...

— Que me veut-il encore, ce malgracieux ?

— Il n'avait pas l'air de bonne humeur, il a quelque chose d'important à vous dire... je lui ai promis de vous en informer,

— Je ne vais pas tarder,

— C'est ce que je voulais savoir, il semble vraiment contrarié » s'excuse encore la très fidèle Huguette.

Comme tout Professeur de Médecine, je répartis chaque jour mon activité entre deux lieux : l'hôpital et la faculté. Il s'agit pour moi du laboratoire hospitalier principalement centré sur des analyses biologiques et de celui de la faculté où j'ai installé mon équipe de recherche.

Le passage de Pierre-Jean Xochelaud, alias Monsieur X, dans mon unité de recherche ne me dit rien qui vaille. Il est responsable de notre service hospitalier, mais à la faculté c'est différent : il n'a rien à faire sur mes terres !

Je prends un ton calme et posé pour banaliser l'évènement :

« Il y a un problème dans le service ?

— Florence ne m'en a rien dit, elle est pourtant passée ce matin chercher de la glace pilée,

— Ce doit être un problème administratif,

— Je n'en sais pas davantage : il partait faire cours aux étudiants de 1^{ère} année, était pressé...

— Je crains de ne pas avoir une minute dans la journée, nous devons travailler

avec Nicolas ce matin et serons en staff tout l'après-midi ...

— Il repassera, je voulais vous prévenir,

— Merci Huguette ... lui dis-je prête à clore la conversation,

— Il furète partout quand vous n'êtes pas là, rajoute t'elle sans cacher son inquiétude,

— Je le verrai dans la journée, ne vous inquiétez pas ».

Ce petit rappel à la réalité m'a perturbée, j'ai du mal à replonger sereinement dans mes schémas. Heureusement, ils étaient bien avancés.

L'heure réservée à réfléchir à ma conférence se termine, les mots clefs s'ordonnent sur la page. La trame du discours est ébauchée.

La présentation étant en anglais, je prendrai l'avis de mon amie Julie. Elle est américaine. Ce midi, je lui demanderai si elle est prête à me rendre service encore une fois. Elle m'aidera à fluidifier mon discours, trouver les bonnes formules, éviter d'employer un anglais trop académique pour les transitions, les remerciements...

Je me sens satisfaite, solide, ancrée.

Je serai à ma place lors de ce congrès sur l'immunité innée ! J'y retrouverai les chercheurs de mon domaine. Quel plaisir... Je les connais depuis de nombreuses années, des liens de confiance se sont créés au fil de nos rencontres. Nous nous surveillons au travers de nos publications. Nos contacts réguliers à l'occasion des congrès se poursuivent souvent par des échanges de matériel ; parfois de stagiaires ; souvent d'idées.

Si des discussions animées, quelquefois très critiques, peuvent avoir lieu lors de nos réunions scientifiques, nous en sortons toujours avec l'impression de faire partie de la même famille : une famille où rien n'est improvisé, où tout se prépare...

Je me fais une joie du grand voyage qui s'annonce.

Ce privilège d'être intégrée dans un monde où règne l'intelligence renforce ma bonne humeur.

Il est temps de fermer mon ordinateur, de monter me préparer. La douche achèvera de me sortir de cette science qui me hante.

Incontrôlables, mes pensées s'échappent alors vers Alain. L'été dernier, lorsque nous nous sommes retrouvés autour d'un café sur le port, nos échanges avaient été spontanément complices. Nous avons ri de tout et de rien. Il m'avait annoncé son intention de revenir avant la fin de l'année. Son insistance en évoquant son retour ne laissait pas d'ambiguïté : il avait envie de me revoir...

Me préviendra-t-il de son passage ?

Je file à la salle de bain avec les images de notre dernière rencontre ; elles virevoltent dans ma tête sur fond de bord de mer.

Comme chaque matin de la semaine, le moment de me vêtir est délicat. Je dois choisir une tenue stricte pour ne pas me faire remarquer en tant que femme dans les couloirs aseptisés de mes lieux de travail. Sans renoncer pour autant à maquiller mes yeux. Le week-end, les tenues sont plus décontractées...

J'enfile un pantalon foncé droit et strict, un tee-shirt rose poudré, un gilet gris clair avec un beau motif dans le dos. Il sera invisible sous ma blouse. On ne verra pas non plus la ceinture dorée. Les bottines seront cirées, l'imperméable très classique. Les cheveux relevés.

Je rajoute quelques bijoux. Ils m'accompagnent quotidiennement. Me permettent de ne pas paraître trop différente des amies avec lesquelles je déjeune quelquefois. Réussir à suivre la tendance malgré mes journées qui débordent est un véritable défi...

Me voici prête à traverser la ville pour rejoindre ma seconde maison. La faculté de médecine doit déjà grouiller d'activité. Tout le monde doit être à son poste dans mon laboratoire.

Chapitre 2.

Au laboratoire

Le flot des passants s'est ralenti, la circulation est fluide, les rues ensoleillées. L'esprit de Francine vagabonde le long de la route. Elle observe avec envie quelques cyclistes capables de mêler activité physique, aération et trajet pour se rendre au travail.

En serait-elle capable ? Probablement, encore faudrait-il disposer de davantage de temps. En a-t-elle vraiment envie ? Prendre le risque d'arriver trempée, décoiffée et chaussures boueuses ne l'enthousiasme pas.

Avec son organisation rodée, il ne lui faut que quelques minutes pour se garer, grimper les escaliers sales et vieillots du bâtiment de la faculté où se loge son unité de recherche. Ce lieu est son domaine, elle l'adore. La secrétaire toujours avenante est la première personne à saluer son arrivée dans le couloir. Un couloir où les jeunes de son équipe s'entrecroisent à tout moment. Les posters présentés dans différents congrès en tapissent fièrement les murs.

Ses journées se partagent entre ce lieu grouillant d'enthousiasme, de couleur et de jeunesse et le service hospitalier où elle exerce l'autre partie de son activité. Là-bas, tout est blanc ou gris, astiqué et désinfecté.

Les deux laboratoires sont distants de quelques mètres simplement.

Matin et soir, elle file de l'un à l'autre d'un pas pressé, empruntant toujours le même trajet, souvent en mode automatique. En traversant la cour séparant les deux établissements et en arpentant quelques couloirs. Elle jongle entre présence urgente ici ou là, réunions académiques dans l'un ou administrative dans l'autre. Sur des sujets souvent mêlés.

À la faculté, Francine dirige seule son équipe de recherche, un lieu imprégné de passion et de bienveillance. Où excitation et émotions dilatent les pupilles des étudiants qu'elle y accueille.

À l'hôpital, c'est une toute autre affaire. Une organisation hiérarchique et